

Introduction à la journée d'étude *Le Moyen Âge dans les (nouveaux) médias : quelle place pour les médiévistes ?*

Christophe MASSON (Université de Liège–*Transitions*)

Journée d'étude conjointe du Réseau des Médiévistes belges de Langue française et de *Ménestrel*
(Liège, 7 octobre 2016)

Chers amis, chers collègues,

Notre avant-dernière journée avait été consacrée, plusieurs d'entre vous s'en souviendront, à la situation actuelle de la recherche, et plus particulièrement aux questions de l'évaluation, du diktat du *publish or perish* ou encore de la précarisation des carrières. Les discussions qui y naquirent ont engendré bien d'autres rencontres et réflexions. Sur le long terme, comme souvent avec les historiens. Toutefois, dans les prochaines semaines apparaîtra la première « matérialisation » de cette journée. Et le site internet, la page Facebook et le compte Twitter – on a parlé de nouveaux médias ? – du Réseau vous en avertiront évidemment. Aujourd'hui, le RMBLF sort une nouvelle fois du schéma de la journée d'étude « classique » abordant une thématique de recherche « pure », si l'on peut dire. Il s'agit clairement là d'une volonté de notre part, je parle ici au nom de son comité exécutif, d'éviter de contribuer à la colloquie aiguë que nous avons nous-même dénoncée dans l'une de nos *Lettres* semestrielles et de chercher, plutôt, à apporter du neuf, qui soit profitable à tous, aux jeunes chercheurs comme à leurs collègues mieux installés dans la profession, aux médiévistes comme à ceux qui ont le goût, douteux convenons-en, de s'intéresser à d'autres périodes historiques... Le thème des médias, et en premier lieu des plus récents d'entre eux, s'est d'ailleurs doublement imposé à nous dès lors que *Ménestrel* avait accepté de nous confier la co-organisation de son assemblée générale automnale, ce dont nous les remercions, ici publiquement, une nouvelle fois.

Il est désormais de bon ton, si l'on peut dire, de moquer gentiment, ou avec plus de férocité, les réalisations médiatiques à vocation ou connotation « historique ». Les émissions, sur quelque plate-forme qu'elles soient diffusées, sont brocardées, avec plus ou moins d'esprit. La moins amusante de ces démarches n'est sans doute pas le *bingobern* où les participants – sur Twitter, évidemment serait-on tenté d'ajouter – conçoivent, pour ensuite les cocher au cours de la soirée, des cases reprenant les « classiques » de *Secrets d'Histoire*, tels les « Suivez-moi » du présentateur, les jugements anachroniques, les historiens coupés au profit de romanciers, les points « Leader naturel » et j'en passe. Quant aux collègues qui s'y commettent, pour reprendre le terme que l'on utilise alors, on plaisante à leurs dépens, quand ce ne sont pas eux-mêmes qui se justifient d'initiative d'une telle « compromission ». Il est vrai que l'on est régulièrement victime des exigences d'une production moins intéressée à la rigueur historique et à la nuance qu'à raconter une histoire, si pas belle, au moins susceptible de garder les spectateurs devant leur écran.

Cette critique se mâtine parmi les historiens d'une certaine célébration des réalités passées, forcément meilleures, alors qu'au hasard d'une rediffusion de *La caméra explore le temps*, héritée des grandes heures de la RTF, on pouvait entendre ce jugement, répété ici de mémoire, « cet homme étant le plus parfait exemple du gentilhomme français, il ne pouvait mentir, sa version des faits ne peut donc être que la vérité »¹. Quant à la Belgique, il n'est que de rappeler la figure de Jo Gérard pour susciter des sourires amusés chez ceux qui le regardèrent, l'écoutèrent ou le lurent. Nous avons tous, ou presque, au fond, été jeté dans les bras de Clio par certains de ses disciples les moins académiques : Dumas, Decaux ou Carton de Wiart ne valent pas obligatoirement mieux, ou moins, à cet égard, et cet égard seulement, car sur d'autres plans les choses sont moins nettes, que Benzoni, Tolkien ou *Game of Thrones*.

Si j'ai débuté en évoquant la télévision, c'est volontairement. Du point de vue de l'avis des historiens à leur égard, les critiques sont régulièrement identiques que l'on évoque le cinéma, la télévision, Youtube, Twitter, etc. Toutefois, sur la forme, il y a bien plus. L'internet 2.0 a amené une multiplication des canaux de communication et facilité, du moins relativement car les moyens nécessaires à une chaîne Youtube sont moins légers et financièrement accessibles que ce que l'on pense couramment, l'accès à la visibilité médiatique. C'est dans cette efflorescence, et depuis cinq-six ans dans la hausse qualitative des produits proposés, que l'on a décidé d'inscrire cette journée d'étude. Plusieurs d'entre vous sont des praticiens confirmés de ces outils, et l'on voit même, paraît-il, des présidents de jury de thèse de doctorat tweeter en direct la soutenance à laquelle ils participent. Il nous semblait donc temps de prendre la question à bras-le-corps, de chercher à mieux comprendre la situation actuelle de la médiatisation de la recherche, ses enjeux, ses intérêts, mais aussi ses limites. Par ailleurs, il semble utile d'apporter un avertissement initial. Non, je ne pense pas que nous devions tous nous lancer dans les nouveaux médias, ni que cette implication devrait devenir un critère de sélection au moment de l'attribution de postes ou de mandats. Le métier de l'historien est de chercher et de communiquer, à des cercles plus ou moins élargis, le résultat de ses travaux, la chose est entendue. Les modalités de cette communication ressortissent par contre à sa responsabilité propre, en fonction de ses décisions, goûts, capacités et surtout sujets d'étude. Le spécialiste de l'histoire militaire trouvera sans doute un public et des modalités de communication bien plus aisément que l'expert de la pensée aristotélicienne. Prenons donc bien garde, nous-même, à ne pas en faire une étape obligée, lorsque nous aurons à évaluer des dossiers.

Puisque l'on parle de médiatisation, il faudra bien s'attaquer à, mots honnis, le public, les clients. C'est aussi la demande qui structure le marché – décidément, que de laids mots en une seule introduction – et qui conditionne telle ou telle réalisation. Les questions que cela implique sont nombreuses, et on essaiera d'y apporter, au moins, des éléments de réponses. Quelle est l'adéquation, ou l'inadéquation, entre ce que l'on attend de nous et ce que nous sommes à même d'offrir ? Y a-t-il des passages

1 Épisode *L'énigme de Saint-Leu*.

obligés, des clichés inévitables, comme l'entrevue de Chinon quand on veut évoquer Jeanne d'Arc ? Comment s'adapter à la demande ou comment, c'est plus complexe mais plus profitable aussi, adapter la demande à l'offre des médiévistes ? Quelle est la nature des échanges entre l'historien médiatisé et son public, qui est souvent tout différent de celui qui l'écoute en cours ou en conférence ? Comment encadrer, et d'ailleurs est-ce nécessaire, les échanges ?

La médiatisation de nos recherches passe en outre par des codes narratifs, au sens large du terme. S'ils n'interviennent pas directement sur le fond de la pensée, ils n'en constituent pas moins une réalité dont il convient de se rendre maître. Billet de blog, vidéo, bande dessinée, podcast, tout ceci ne se rédige, ne se crée pas par un simple décalque de la pensée scientifique telle qu'on la retrouve dans un article ou une monographie. Nous tâcherons aujourd'hui, également, de réfléchir sur la façon de domestiquer ces stratégies discursives afin de servir le discours de l'historien. Les médiévistes, comme d'autres de leurs collègues, sont ainsi de plus en plus nombreux à contribuer à la réalisation de bandes dessinées. Comment donc composer avec des codes qui ne sont pas ceux du monde académique, qu'il faut s'approprier pour ensuite transcender ?

Car ces codes ne sont pas fondamentalement sclérosants. Certes, ils posent des limites au discours scientifique. C'est la victoire de la brièveté, encore et toujours, car on ne peut en effet plus, comme Balzac, utiliser 150 pages d'un roman pour décrire l'histoire du papier quand on évoque l'imprimerie. Mais dans un même temps – et c'est sans doute en ceci que ces médias sont plus redoutables encore – ils mettent à l'épreuve nos savoirs, ce que l'on croit savoir, ce que l'on n'a jamais cherché à savoir, aussi. La bande dessinée ou le cinéma, par exemple, forcent à produire une image non plus mentale mais bien visuelle du Moyen Âge. Et donc à répondre à des questions qui ne se posent pas toujours lors de la rédaction d'un article. Nombre de fenêtres aux maisons, animaux vivant en zones urbaine ou rurale, habillement, organisation interne d'un campement militaire ne sont que quelques uns, et peut-être les plus anecdotiques, de ces questionnements. En cela, l'historien médiatisé est amené à expérimenter « sur le terrain », si l'on peut dire, ses hypothèses et ce que l'on considère habituellement comme acquis. Les parallèles avec les pratiques des reconstituteurs sont nombreux, à cet égard. Il s'agit d'ailleurs là d'un autre public à associer plus directement, du moins pour les plus sérieux d'entre eux, aux centres de recherche, dans un avenir relativement bref.

Enfin, s'il est un point qui me semble devoir conclure cette introduction, c'est bien celui d'une articulation qui, au fond, se rapproche de certains des objectifs actuels de *Méneştrel*. Une articulation entre le savoir académique, qui n'a pas à être mis sous l'éteignoir du fait des contraintes médiatiques, et un récit médiatique qui n'a pas uniquement pour but de faire sortir le savoir des amphithéâtres mais aussi à amener le public curieux à faire le chemin inverse, de la fenêtre Youtube à l'article consultable en OpenAccess, du tweet au livre que, sans cela, il n'aurait jamais entrouvert sur un rayon de librairie... C'est en somme, et je bouclerai ainsi la boucle,

le même chemin que celui que nous avons tous suivi, un jour ou l'autre, en passant de Walter Scott à Marc Bloch, ou de *Prince Vaillant* aux *Annales*.

Avant de laisser la parole à Isabelle Draelants, que je suis, comme tous les autres *Ménestrels* ainsi que notre public, fidèle, heureux d'accueillir ici à Liège, j'aimerais remercier ceux sans lesquels tout ceci ne serait pas tout à fait possible. Le Fonds de la recherche scientifique–FNRS, tout d'abord, l'université de Liège, ensuite, l'Unité de recherche *Transitions*, enfin, sont autant de partenaires qu'il est agréable de compter avec soi, car si la nourriture de l'esprit n'est pas monnayable, il n'en va malheureusement pas de même pour celle du corps, je vous remercie de votre attention.